

# Hourvari ou le Charivari des sentiments

texte paru dans *La forêt réenchantée* (saison 2014 au Cyclop de Jean Tinguely)

par François Taillade

« Le grotesque, c'est le comique sous la forme du merveilleux, c'est le comique mythologique. »  
Fischer, cité par Bakhtine dans *L'Œuvre de François Rabelais et la Culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*.

Ma première rencontre avec Éric Giraudet de Boudemange a eu lieu au moment de l'ouverture publique des ateliers de la Rijksakademie d'Amsterdam en 2013. Il y terminait une résidence et présentait dans l'un des plus grands ateliers un ensemble à la fois sculptural et pictural, avec de la vidéo, qu'accompagnait une performance, *The Thorn Birds – Les oiseaux se cachent pour mourir*. Il s'agissait d'un travail fondé sur la collecte de traditions, de connaissances et de pratiques en train de disparaître, des activités, des jeux qui n'ont presque plus cours et s'effacent de notre mémoire collective, mais dont les rites, les secrets sont encore gardés par de rares initiés. Giraudet de Boudemange y révélait sa capacité à intégrer les acteurs de ces pratiques, ceux qui portent encore ces traditions, tout en produisant un authentique travail artistique. Son installation à la Rijksakademie démontrait en outre une très bonne compréhension de l'espace ; c'était ludique, astucieux et perspicace. J'avais l'impression d'évoluer dans une kermesse idéale, où rien n'était à vendre, où tout était gratis. Cette impression se trouverait plus encore renforcée à la fin de la performance, quand, après une procession, l'artiste libéra un pigeon voyageur dans le ciel bleu d'Amsterdam.

Éric Giraudet de Boudemange a été invité au bois des Pauvres pour visiter *Le Cyclop*. Après plusieurs conversations, nous nous sommes dit qu'un travail ensemble était possible, fondé sur les rapports entre les lieux, la forêt domaniale de Fontainebleau, et l'œuvre de Jean Tinguely. Lors de sa future résidence, l'artiste voulait notamment travailler sur la chasse à courre, la vénerie. L'intéressait également l'aspect monstrueusement carnavalesque du *Cyclop*, son grotesque, au sens noble du terme, celui qu'a popularisé Rabelais et très bien analysé le philologue russe Mikhaïl Bakhtine. La proximité du château de Fontainebleau, haut lieu de la Renaissance française, autorisait pareil rapprochement. *Le Cyclop* pourrait en symétrie inversée s'apparenter à Triboulet, au fou du roi, personnage facétieux et difforme, à la fois extravagant, grave et subtil, qui divertit tout en donnant à penser, à réfléchir. (Pour l'anecdote, rappelons que le carnaval de Monthey, en Suisse, patrie de Jean Tinguely, a repris l'effigie de Triboulet pour en faire son emblème.)

*Hourvari ou le Charivari des sentiments*, nom de la performance de Giraudet de

Boudemange, débute par une déambulation dans les sous-bois, à la tombée de la nuit ; les feuillages s'obscurcissent, nos pieds foulent les mousses et les brindilles craquent et crissent sous nos pas ; parfum nocturne intense et agréable, des odeurs de fougères humides montent à nos narines.

Comme on sait, la chasse à courre se pratique principalement à cheval, avec une meute de chiens. Ce sont eux qui débusquent et acculent le gibier, guidés par l'odeur de l'animal, que l'on appelle « sentiment ». C'est aussi de cette manière que chassent les loups. La vénerie a aussi une hiérarchie, mais surtout – ce qui nous intéressera particulièrement ici – une musicalité, associée à la sonnerie des trompes, cor accordé en *ré*, qui accompagne toute la partie de chasse. Cet instrument n'est pas utilisé seulement pour sa musique, superbe, ni pour sa force de retentissement dans la forêt ; il renseigne l'ensemble des chasseurs sur l'état de la chasse, sur les ruses dont use le gibier pour échapper à la traque, sur son avancée. C'est une partition musicale de cinquante et un airs qui codifie toutes les actions de la proie. Lors de ses séjours dans la forêt de Fontainebleau, Eric Giraudet de Boudemange a rencontré l'équipage de vénerie du Rallye de Fontainebleau et les sonneurs de trompes des Échos de Franchard, avec lesquels il s'est lié d'amitié. Il a composé avec eux ce parcours de chasse plein de méandres et de déviations dans le domaine boisé du *Cyclop*. S'il a choisi de poursuivre le cerf, ou un simulacre de cerf, c'est certainement parce que cet animal majestueux est un symbole de puissance sexuelle, et parce qu'il pouvait de surcroît en détourner les bois, pour les coiffer sur sa bombe de cavalier, peints dans des couleurs étrangement proches du Bauhaus. Ces bois ainsi retravaillés se transforment en cornes, celles du laissé-pour-compte, de la dupe, du cocu, qui est évoqué en chansons.

En tenue de vénerie, le premier sonneur de trompe se hisse sur un coffre en bois peint, pourvu d'anses, sorte d'estrade qui va nous accompagner à chaque étape de la performance. Ce sonneur ne joue pas encore de son instrument, il chante simplement entre ses lèvres, on a l'impression qu'il ânonne – il s'agit là d'une technique de musicien pratiquant un instrument à vent pour s'entraîner et former sa bouche. Comme à la parade, le cortège de cette chasse fictive se déplace et avance dans la forêt obscure, seulement éclairée par les dizaines, les centaines de téléphones portables du public, tandis que l'artiste, tout cornu, déroule le récit, peut-être personnel, d'une déception amoureuse, qu'entrecourent les sonneurs, dont le nombre croît à chaque étape. L'histoire de notre ami cornard, trompé par sa copine, est redoublée par les chansons paillardes entonnées par les musiciens, lesquelles chansons font elles aussi partie du répertoire de la vénerie. Le charivari, qui était au Moyen Âge une sorte de chasse au cocu, de jugement populaire sous la forme d'un cortège grotesque accompagnant les époux infortunés en les raillant, en les humiliant devant tous, prend ici tout son sens, au-delà du « grand tumulte » que révèle son étymologie provençale ; nous voici acteurs d'une double procession qui met à mal les amours contrariées de l'auteur de cette performance.

Nous continuons à avancer dans les bois et arrivons enfin dans la clairière, devant *Le Cyclop* en majesté et éclairé. La chasse se poursuit avec plus d'intensité. Nous y apprenons que le « hourvari » désigne un stratagème de l'animal traqué, qui revient sur ses pas pour mieux perdre les chiens. Puis Eric Giraudet de Boudemange s'engage dans le bassin de la langue du *Cyclop*, accompagné des porteurs du coffre, et nous explique que le « bat-l'eau » est ce moment où l'animal poursuivi traverse une rivière pour dissiper son sentiment, interrompre sa trace olfactive. Le coffre et Giraudet de Boudemange repassent devant la langue, l'artiste ouvre le coffre et déverse sur le sol plusieurs dizaines de kilogrammes de viande qui empestent – et ce n'est pas peu dire, tant l'odeur est violemment nauséabonde. C'est le moment de la curée froide, et tout d'un coup une quarantaine de chiens, des tricolores français, la fameuse meute du Rallye de Fontainebleau, surgissent et entrent en scène. Les animaux sont excités, ils se mêlent au public, aboyant avec ces inflexions particulières de la meute lors de la chasse à courre. Eric Giraudet de Boudemange se drape alors d'une peau de cerf et mime l'agonie de l'animal, devant la viande faisandée et les chiens retenus par le piqueux, qui semblent avoir les crocs.

Les six sonneurs de trompes, qui allaient, ânonnaient, chantaient, jouaient en tenu crescendo pendant toute la parade, sentent le moment du climax. Ils se placent en « v » devant la langue du *Cyclop* et font sonner leurs trompes vivement. Ils redessinent toute la chasse, tout son parcours en musique. Les chiens rangés en ordre devant la viande attendent l'approbation de leur maître pour pouvoir se jeter dessus. *Le Cyclop* rugit, ses roues se mettent en branle, et les chiens se ruent sur la bidoche.

Et puis tout disparaît, comme par enchantement, la viande et son odeur, les chiens, tout redevient étrangement calme. Après ce désordre, cette confusion, ce brouhaha, le silence retombe sur la forêt, dont on perçoit de nouveau les mille bruits feutrés. Éric Giraudet de Boudemange se lance alors dans un dernier chant de chasse, *Le Bonsoir*, sorte de berceuse, pour clore sa performance.

« Mes amis,  
Il est bien tard,  
Bonsoir.  
Mes chers amis,  
Plus de retard,  
Je vous dis  
Au revoir... »